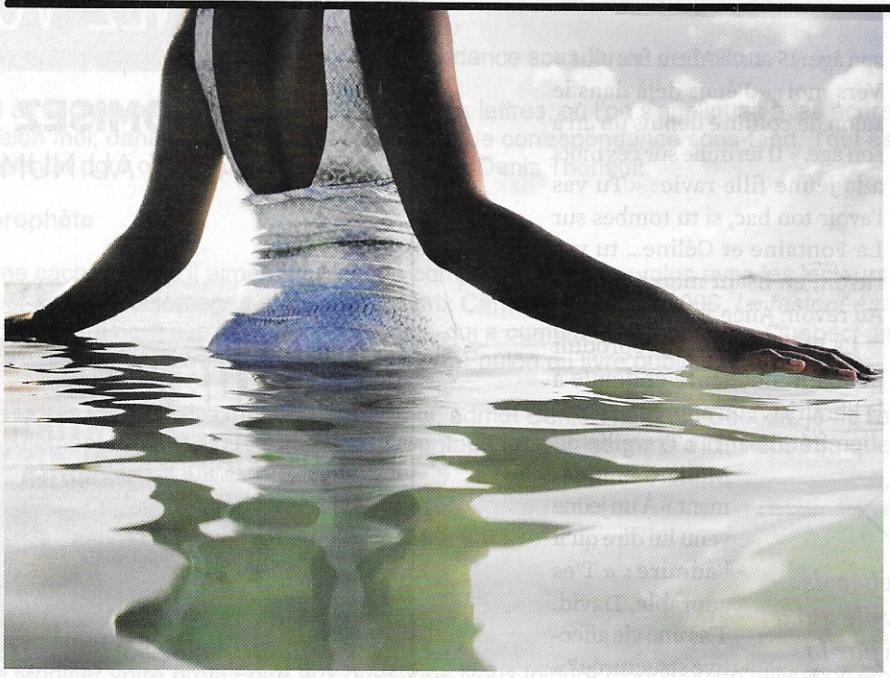

FAUSSES SIGNATURES

L'avènement de la messagerie électronique a certainement mené à la prolifération des fausses identités. Ainsi, on estime que 156 millions de pourriels sont envoyés chaque jour par des arnaqueurs, des pirates informatiques ou des usurpateurs de marques, et qu'environ 10 % des internautes mordent à l'hameçon.

Ceux qui y voient une faille du courriel ont tendance à oublier que la correspondance traditionnelle, elle aussi, a toujours facilité la tâche aux imposteurs. Denis Thériault nous l'avait gentiment rappelé dans son roman *Le facteur émotif,* publié en 2005, où un certain Bilodo, facteur de son état et « voyeur postal » à ses heures, interceptait le courrier d'un professeur de littérature et espionnait ses échanges poétiques avec une enseignante guadeloupéenne. À la mort du prof, il usurpait l'identité de celui-ci en imitant son écriture, et poursuivait sa relation épistolaire avec la belle Ségolène, dont il finissait par s'éprendre éperdument — tout en redoutant de voir sa supercherie éventée.

La fiancée du facteur, par Denis Thériault, XYZ, 174 p.

C'est avec grand bonheur qu'on retrouve aujourd'hui le tendre Bilodo dans *La fiancée du facteur,* bien que notre héros soit plutôt amoché : il souffre en effet d'amnésie après avoir été heurté par un camion. Pour la serveuse Tania, qui essaie depuis longtemps (et en vain) de conquérir le cœur du facteur, l'occasion est inespérée : elle n'hésite pas à abuser de sa confusion et lui fait croire qu'ils sont fiancés, tout en prenant garde de cacher les anciennes lettres d'amour qui risqueraient de raviver ses souvenirs. Voilà donc l'usurpateur jouet, à son tour, d'une mystification élaborée, qui ne fera que s'embrouiller quand il recouvrera la mémoire et se pointera en Guadeloupe pour retrouver une Ségolène qui, elle non plus, n'est pas exactement celle qu'elle a prétendu être par écrit.

Entre les mains de tout autre écrivain, les glissements moraux de ces imposteurs provoqueraient sans doute un léger malaise. Mais le style de Denis Thériault est si ludique, si enjoué, si délicieusement excentrique qu'on préfère ne pas s'embarrasser de scrupules pour pleinement l'apprécier — et renouer avec un auteur dont le premier roman, *L'iguane,* vient justement d'être réédité après avoir remporté le prix Hervé-Foulon du livre oublié.

NÉORÉALISME NOUVEAU

Si vous n'êtes pas encore plongé dans la tétralogie napolitaine d'Elena Ferrante, il n'est pas trop tard pour vous lancer dans cette série qui connaît un succès critique et commercial mondial, et dont le deuxième des quatre tomes, *Le nouveau nom,* vient d'être traduit en français.

Elena Ferrante est le pseudonyme d'un(e) auteur(e) dont la véritable identité est l'un des secrets les mieux gardés du milieu littéraire. On sait seulement qu'elle est née à Naples. Sous un éclairage dur et mélodramatique, elle met en scène la vie quotidienne des petits commerçants d'un quartier ouvrier où l'esprit de clan, les règlements de compte et la violence conjugale ont force de loi.

Dans ce volet dont l'action débute en 1966, l'auteure montre les trajectoires opposées de deux amies d'enfance : l'une a la chance de poursuivre ses études, alors que l'autre se marie à 17 ans. Rivales en amour, elles essaient de s'émanciper, en luttant soit contre les préjugés des intellectuels du Nord à l'égard de la mentalité méridionale, soit contre l'opprobre qui frappe les femmes adultères. Un impressionnant morceau de bravoure.

Le nouveau nom, par Elena Ferrante, Gallimard, 560 p.